

Capital culturel et inégalités sociales

de Georges Liénard et Émile Servais

Présentation critique par Jean Nizet

Une réédition bienvenue d'un ouvrage sociologique majeur

L'ouvrage de Georges Liénard et Émile Servais, issu de leur doctorat en sociologie, *Capital culturel et inégalités sociales*, a été publié une première fois en 1978 aux éditions Vie Ouvrière. Peu diffusé, notamment en France, il vient d'être réédité¹ et mis ainsi à la disposition d'un public qu'on espère beaucoup plus large. Il s'agit en effet d'une des premières enquêtes réalisées sur la socialisation des enfants des différentes classes sociales et la manière dont celle-ci conditionne leur parcours scolaire, et cela dès l'école maternelle. Comme le montre Stéphane Bonnéry dans sa préface à la nouvelle édition, cette recherche préfigure et éclaire bon nombre de travaux ultérieurs, notamment dans les domaines de la sociologie des familles et des inégalités sociales face à la réussite scolaire.

J'avais pris connaissance et travaillé l'ouvrage dès sa première édition. Au terme

de ce qui est donc pour moi une relecture, je perçois mieux combien ce texte a marqué mon parcours de chercheur et d'enseignant en sociologie. Ma recension fera, dans un second temps, écho à ces influences après avoir tout d'abord restitué, dans leurs grandes lignes, les thèses de l'ouvrage.

Des pratiques éducatives différenciées en fonction des positions sociales

Le livre contient trois parties de volume inégal. La première expose le cadre théorique et la méthode de recherche. J'en parlerai brièvement dans la suite de cette recension.

La deuxième partie de l'ouvrage, qui est aussi, de loin, la plus volumineuse – elle comprend près de 400 pages – et probablement la plus originale, est consacrée à l'analyse de trois familles occupant des positions différentes dans la structure sociale : respectivement la position « dominante », « intermédiaire » et « dominée ». Les auteurs s'attachent à décrire les pratiques éducatives mises en œuvre par ces familles ainsi que les relations qu'elles établissent avec les écoles

1| Liénard G. et Servais É., *Capital culturel et inégalités sociales. Morales de classes et destinées sociales*, Lyon, ENS Éditions, « Collection Bibliothèque idéale des sciences sociales », Préface de Bonnéry S., Postface de Liénard G., Mangez É. et Draelants H., 2023.

maternelle, primaire et plus occasionnellement secondaire fréquentées par leurs enfants. Au-delà de la description détaillée des pratiques, ils tentent de saisir plus largement le principe qui les organise et qui renvoie à leur position sociale, ce qu'ils qualifient par le terme d'« éthos » emprunté à Pierre Bourdieu.

La famille de position dominante se caractérise par un « capital économique » élevé (revenu professionnel du père directeur dans une entreprise multinationale, grande propriété à la campagne, vaste habitation où chacun des 7 enfants dispose de sa propre chambre, etc.), de même que le « capital culturel », en particulier les diplômes (des études supérieures complètes depuis plusieurs générations), ou encore le « capital social » (un réseau de relations qui s'étend sur plusieurs continents). Cette famille manifeste un éthos que les auteurs qualifient d'« aisance sociale », caractérisé par la conviction, partagée par ses membres « de sa supériorité et de sa capacité à y exceller » (p. 89). Ceci vaut notamment pour la maîtrise des langues (les enfants pratiquent le français, l'anglais, le portugais), pour la pratique des sports (gymnastique, tennis, équitation, etc.) ainsi que pour bon nombre de pratiques culturelles, qu'elles aient une légitimité relativement faible (s'occuper de la bibliothèque scolaire) ou plus consacrée (la pratique d'un instrument de musique ou de la danse). Cette excellence, que la maman interviewée reconnaît à ses enfants – Untel « adore » telle activité, un autre « s'émerveille », ou encore « a la vocation » de s'engager dans telle profession – ils l'attribuent aussi aux familles qui appartiennent au même milieu social qu'eux. Elle contribue ainsi à la « reconnaissance des égaux et à l'infériorisation de tout ce qui n'est pas semblable à eux » (p. 93). Pour chacun de ces traits, Liénard et Servais repèrent les condi-

tions économiques, culturelles ou encore sociales qui les rendent possibles. Ainsi, la maîtrise des langues renvoie aux séjours que la famille a passés dans différents pays, séjours liés à la carrière professionnelle du père, tout comme aux amitiés qui s'y sont nouées avec d'autres familles et qui ont permis aux enfants de faire ultérieurement des séjours à l'étranger.

La famille de position moyenne se caractérise par des capitaux de volume intermédiaire. Le père a dû interrompre sa scolarité à la suite du décès de son propre père. Il a entamé une carrière d'employé dans une Caisse d'épargne, a progressé grâce aux divers concours et occupe au moment de l'entretien un poste de directeur d'agence qui lui procure une sécurité financière suffisante pour envisager plus ou moins sereinement la scolarité de ses quatre enfants. Les relations des parents, en particulier de l'épouse, se déploient dans des associations locales – mouvements de jeunesse des enfants, parents d'élèves de l'école, etc. – où ils interviennent de manière bénévole, en accordant beaucoup d'importance aux marques d'attention dont ils sont l'objet, et particulier lorsqu'elles émanent de personnes de position supérieure à la leur. L'école fait l'objet d'un investissement important ; ils l'abordent, commentent les auteurs « selon des critères moraux bien plus que selon des critères pertinents » (p. 249). Ainsi, faisant suite à l'échec d'un des enfants en latin, la maman « [rencontre] tous les professeurs » ; il résulte de ces rencontres que « toutes les vacances, on l'a fait étudier son latin, son latin, son latin » (p. 287). Le reste de la vie des enfants « s'organise [...] dans des milieux socialement et moralement homogènes » (p. 313) : les enfants ne jouent jamais dans le quartier, passent leurs vacances en famille ou dans

des mouvements de jeunesse que les parents connaissent par ailleurs et qu'ils « utilise[nt] comme moyen d'adhésion des enfants aux valeurs du groupe familial » (p. 313).

C'est l'éthos de la « survie sociale » qui, selon les auteurs, caractérise la famille de position inférieure. Le père est ouvrier dans une usine de briques réfractaires. Il a contracté une maladie professionnelle à l'âge de trente-cinq ans, une maladie pour laquelle son épouse et lui-même sont occupés à constituer un dossier de maladie-pension. La mère a commencé à travailler dans une filature à l'âge de 14 ans, un travail qu'elle a arrêté à la naissance du premier des cinq enfants. À la génération des parents et à celle des grands-parents, on ne trouve que des parcours scolaires d'études primaires incomplètes, ou au mieux complètes, souvent ponctués de redoublements. Les difficultés scolaires des enfants sont placées dans la continuité de cette expérience familiale. La maman explique que « elle [l'ainée] fait ses devoirs. Ah oui, ça oui, elle étudie, mais quelquefois, le lendemain, c'est fini ! Moi, j'avais la même chose » (p. 400). La scolarité n'est d'ailleurs pas perçue comme une expérience dont on pourrait tirer des bénéfices en termes professionnels. Elle est associée à l'enfance, perçue comme un temps d'attente avant que commence la vraie vie, celle du travail en usine « où on ne rigole pas » (p. 417). Les enfants ont peu d'activités hors de cadre familial : une séance de cirque dans le quartier, un WE à la mer ou encore « un peu à la plaine [pendant les vacances], mais c'est coûteux, 30, 35 francs. Bien sûr on vous rembourse la moitié à la mutuelle, mais on vous rembourse quand la plaine est finie » (p. 398).

La troisième partie de l'ouvrage affine certaines des analyses antérieures en ex-

ploitant cette fois l'entièreté du matériel de recherche, soit 80 entretiens. Alors que les trois monographies illustraient les pratiques des trois positions sociales génériques, les analyses tiennent ici davantage compte de différences internes à ces positions, des différences qui tiennent, selon les auteurs, à la « trajectoire » des familles. Trajectoire à la fois « intragénérationnelle » – l'évolution de la position professionnelle du père au cours de sa carrière – et « intergénérationnelle » – les différences entre la position professionnelle du père et celle du grand-père. De nouvelles différences dans les pratiques sont ainsi mises à jour, par exemple en lien avec l'organisation temporelle de la vie familiale (ainsi, pour les positions inférieures : le travail est-il exercé en horaire continu ou à pauses) ou avec l'utilisation de l'espace de l'habitation (est-il utilisé de manière indifférenciée ou est-il spécialisé en fonction des activités des différents membres de la famille).

Un ouvrage qui a marqué ma carrière de chercheur et d'enseignant

Un des intérêts de la nouvelle édition de l'ouvrage est qu'elle présente, en plus de la préface d'origine, due à Jean-Claude Chamboredon et Jean Remy, une nouvelle préface, ainsi qu'une postface. Ces textes, ainsi que d'autres articles ou podcasts récents relatifs à l'ouvrage², mettent en débat plusieurs questions que pose le texte, comme l'évolution des inégalités au cours des dernières décennies, l'évolution des rapports que les familles entretiennent

2] Voir notamment : Martinache I., *Wallons enfants de la fratrie*. À propos de : Georges Liénard et Émile Servais, *Capital culturel et inégalités sociales. Morales de classe et destinées sociales*, ENS Éditions, La vie des idées, 15 mai 2023 ; Liénard G., La fabrique des inégalités, ça commence dès l'école maternelle, *Le sens des mots*, Un podcast des éditions de l'ENS de Lyon, 2023 ; Sociologie de l'éducation : grand entretien collectif avec Georges Liénard, *Démocratie*, n° 7-8 juillet-août 2023, p. 14-20.

avec l'école et en particulier avec les enseignants, les manières de concevoir et de construire la réussite scolaire dans les différents milieux sociaux, etc. Plutôt que de prendre part à ce débat déjà fort riche, j'opte donc pour un regard plus subjectif, en pointant quelques-unes des influences majeures que l'œuvre a exercées sur le (jeune) chercheur que j'étais à l'époque de la première édition. C'est donc de ma socialisation comme chercheur et enseignant en sociologie dont il va être brièvement question !

Je commence par une observation triviale, au moins au premier abord : on a affaire ici à un ouvrage signé par deux auteurs. Ceci est en fait très atypique, d'autant plus qu'il s'agit au départ d'une thèse de doctorat, qui constitue de tout temps un exercice éminemment solitaire, plus encore que d'autres productions scientifiques. Dès la première lecture, j'ai eu le sentiment que plusieurs qualités du texte – dont la finesse des analyses, que mon résumé forcément sommaire ne restitue que très imparfaitement – devaient beaucoup aux échanges intenses et prolongés entre les deux auteurs. Je pense que ce constat a fortement influencé le choix que j'ai fait de collaborer avec d'autres chercheurs tout au long de ma carrière et plus concrètement, de cosigner presque tous les ouvrages et articles que j'ai pu produire au long d'un demi-siècle de travail intellectuel. Plus fondamentalement, la recherche en sciences humaines m'est apparue dès ce moment, et de plus en plus avec le temps, comme une activité collective : plusieurs personnes, inscrites dans une communauté scientifique qui leur propose certaines règles de travail, construisent un savoir, au travers notamment d'échanges riches, parfois conflictuels, mais qui peuvent aussi sceller de belles amitiés. Les qualités du texte doivent aussi beaucoup aux choix méthodologiques posés

par les auteurs. Certes, dans les années 1960 et 1970, la sociologie francophone de la famille et de l'éducation a fortement progressé grâce à de grandes enquêtes statistiques. Ce sont elles notamment qui ont rendu visibles les inégalités sociales en matière de réussite dans l'enseignement primaire et en matière d'orientation dans les études secondaires. Sans négliger l'outil que représente l'enquête – comme on l'a vu, une partie significative du texte porte sur un échantillon de 80 familles – dont certains résultats sont traités statistiquement, le gros du travail de Georges Liénard et Émile Servais est de nature qualitative. Avec l'aide de collègues étudiants, ils ont passé des dizaines d'heures à écouter les personnes interviewées, à relancer leurs propos sur les points les plus délicats, à observer les aspects non verbaux de l'entretien – hésitations, volume sonore, gestuelle –, à observer les équipements éducatifs dont dispose la famille, l'organisation de l'espace à l'intérieur et à l'extérieur de l'habitation ou encore l'organisation du temps. Ils ont consacré plusieurs années à tenter de comprendre ce matériel de recherche. Cette méthode, qu'ils qualifient d'ethnographique (p. 77), m'est apparue d'emblée d'une grande richesse et a inspiré bon nombre de travaux de recherche que j'ai menés ultérieurement.

La recherche de Georges Liénard et Émile Servais m'a également aidé à clarifier les choix épistémologiques qui ont inspiré mes propres travaux. La sociologie constitue à mes yeux, pour le meilleur et pour le pire, une discipline éclatée, qui renvoie à ce qu'on appelle des « paradigmes » ou des « schèmes de pensée » très divers. J'insisterai ici sur une des principales lignes de partage (de fracture ?), bien mise en relief par les auteurs. Ils parlent en effet de « faire rupture » (p. 207) avec la manière dont les interviewés parlent de la réalité sociale. Ils cherchent à atteindre, au-delà

des discours des acteurs, les principes qui structurent les pratiques, « le plus souvent de manière non sue » (p. 30). En d'autres termes encore, ils privilégient ce qu'ils appellent avec Jean Remy la « logique objective » sur la « logique intentionnelle » (p. 40). Dès les années 1970, les deux auteurs mettent ainsi le doigt sur une des distinctions épistémologiques majeures en sciences humaines³ : soit le(s) chercheur(s) travaille(nt), comme les deux auteurs le préconisent, *en rupture* avec les propos des acteurs, soit il(s) travaille(nt) davantage *en continuité*, accordant davantage de crédit à la manière dont les acteurs parlent de la réalité sociale. Dans ma carrière de chercheur, je n'ai pas suivi ici systématiquement les préconisations de Georges Liénard et Émile Servais : j'ai opté généralement pour une position moyenne, proche de celle défendue par Claude Lévi-Strauss dans son « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » : je me situais, si pas en rupture, du moins à une certaine distance de ce que disent les acteurs, mais en veillant à trouver, dans le récit subjectif de leurs expériences, la validation ou l'infirmité de mes hypothèses de recherche. Je sais gré aux auteurs de m'avoir aidé à clarifier ce choix épistémologique, en plus de m'avoir éclairé sur les plans plus méthodologique ou pratique.

3 | Ce débat continuité *versus* rupture concerne non seulement la sociologie, mais aussi la plupart des autres sciences humaines. Par exemple l'économie et la gestion, si l'on suit les analyses de Pierre-Yves Gomez qui confronte la posture en continuité adoptée par l'économie des conventions à la posture en rupture typique de l'économie néoclassique (voir Gomez P.-Y., *Le gouvernement de l'entreprise. Modèles économiques de l'entreprise et pratiques de gestion*, Inter-Éditions, Paris, 1996). Ou encore la psychanalyse, avec les réflexions de Paul Ricoeur concernant le « soupçon » – et donc la posture de rupture – qui caractérise l'œuvre de Freud (voir Ricoeur P., *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Éditions du Seuil, 1965).